

Christophe FIGUERAS

Le Refus

Théâtre



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 11-02-2000

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Les protagonistes :

Mr de Coste : Un noble de haut rang qui connaît des revers de fortune.

Léontine : La fille de Mr de Coste.

L'abbé Tyse de Cambrai : Un religieux fourbe, cruel et arriviste.

Dominique la camériste : Un personnage ambigu.

Mr Blavin : Un très riche bourgeois.

ACTE I scène 1

Deux hommes dans le jardin d'une demeure de maître.

Le premier est assis dans une chaise de jardin, l'autre parcourt à grandes enjambées un chemin de terre.

Monsieur de Coste - Ah non! Cela n'est pas possible! Mais enfin, vous n'y songez pas ! Moi qui, pendant des années, avais nourri une si belle amitié à votre égard ! Je ne puis comprendre un revirement si soudain. Je suis chagriné, vraiment je vous l'assure...

Monsieur Blavin - Les tristes extrémités auxquelles vous m'avez conduit m'ont forcé à faire ce choix. Croyez bien monsieur, que je suis le premier à en souffrir. Cette affaire qui nous tenait tous deux aurait pu faire notre fortune et assurer le respect de nos pairs si cette enfant par ses manières inconsidérées ne nous avait pas éconduits de la sorte. Allons ! Brisons-là à présent. Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire. (il sort)

Monsieur Blavin va pour s'en aller mais Monsieur de Coste le retient par la manche.

Monsieur de Coste - Monsieur, en franchissant ce palier vous aller vous exposer aux pires soucis. Et votre condition achetée avec or et argent ne vous donnera jamais le sang bleu ni même l'allure. Vous croyez ainsi, en m'abandonnant, que la fatalité vous épargnera ? Eh bien prenez garde aux traits du destin.

Monsieur Blavin, exaspéré : Eh bien, quoi ! De qui ai-je subi l'outrage, sinon de votre fille qui refuse obstinément l'alliance avec ma maison. Moi dont la main généreuse s'offrait à effacer d'un revers ceux de votre pitoyable fortune, affronter ce dédain ! L'altière vierge a provoqué mon courroux et c'est sur votre tête qu'en retombera l'opprobre.

Monsieur de Coste : Tout doux, Monsieur ! Il est vrai que vous possédez la fortune, mais n'oubliez jamais que vous parlez au descendant d'une illustre famille, dont la gloire des ancêtres rayonnait déjà sur toute la chrétienté alors que les vôtres s'extirpaient à grand'peine du limon primordial !

Monsieur Blavin (blême) : Il est de peu de gloire de devoir un rang au hasard de la naissance. Mais c'est par le mérite qu'on obtient la renommée. Je n'ai que faire de vos menaces. Adieu, Monsieur. (il sort)

ACTE I scène 2

Mr de Coste rumine de noires pensées, pendant que l'abbé Tyze de Cambrai arrive dans le jardin.

L'abbé (tout essoufflé) : Cher ami, quelle triste nouvelle que le sacristain m'a rapporté ce matin ! Mademoiselle de votre fille, la douce Léontine aurait donc éconduit Mr Blavin ! Je n'ose le croire, car fût-il le dernier des roturiers, il n'en possède pas des vertus auxquelles Mademoiselle de votre fille devrait accorder une bien meilleure audience. Car enfin l'âge est bien peu de chose si l'on songe à l'âge de notre sauveur ressuscité. Il ne faut pas non plus négliger que cette affaire permettrait à la fois à votre famille de recouvrer le lustre d'antan, ainsi qu'à notre église de montrer sa foi à l'Evêque lorsque celui ci découvrira le magnifique lustre à candélabres d'or et d'argent que Mr de Blavin tout à sa joie de trouver enfin une jeune et belle femme pour se marier ne manquerait pas de payer.

Mr de Coste : C'est aussi mon avis, le lustre que nous récupérerions tous deux est de la plus haute importance pour nos destinées futures. Songez donc que si cette petite écervelée entérine notre affaire, je pourrai moi-même faire l'acquisition, enfin je veux dire la cour à Mademoiselle Alice de Saint Alban. Cette jeune fille possède toutes les vertus qui peuvent seoir à un parti digne de mon illustre famille. Elle est issue d'une grande famille qui par ailleurs n'a pas connu de revers de fortune, son père le duc de Saint Alban aurait dit-on l'oreille du roi, et ce qui ne gâche rien à l'affaire elle est

d'une nature fort agréable. De plus son père a réussi le tour de force d'éduquer sa fille dans le respect de ses décisions et de celles de son futur époux. Ma fille elle, ne songe qu'à choisir sa vie ! Elle aurait même expliqué à notre camériste que nous ne devrions pas pouvoir régenter sa vie et qu'elle devrait être libre de se chercher un époux !

Enfin dites-le-moi où irions-nous si les femmes et les serviteurs étaient libres et maîtres de leur destinée.

L'abbé (stupéfait) : En vérité cher ami, ce serait le diable qui dirigerait le monde ! Vous devriez sous couvert de quelque confession salutaire pour son âme la convaincre de venir s'entretenir avec moi, ce serait bien le diable si je ne parvenais pas à lui faire entendre raison ! Car croyez-en mon expérience, ce n'est pas votre fille qui vous refuse obstinément le respect, c'est le diable qui s'est insinué en elle ! Car je vous l'affirme sans ambages, la bible montre clairement qu'un être intelligent et invisible dirige les hommes et les nations. Elle dit : " Le monde entier gît au pouvoir du méchant ". De plus elle l'identifie en ces termes : " Celui qui est appelé Diable et Satan égare la terre habitée tout entière ". Les démons savent que, si elles ne sont pas chassées de l'esprit, les mauvaises pensées y créent des impressions durables et conduisent les humains à l'immoralité, comme elles les y ont conduits eux-mêmes. Non je vous le dis, inutile de nous perdre en conjectures sur les raisons de sa folie, faites qu'elle vienne me voir au plus tôt.

Mr de Coste : Je vais user du peu de respect qu'il lui reste pour moi afin de la convaincre. J'espère que vous saurez trouver les mots qui lui feront entendre raison. Tous mes espoirs sont entre vos mains. Je dois vous quitter, j'ai rendez-vous avec un prêteur sur gages. Combien est dure la vie de ceux qui ont connu des revers de fortune !

Mr de Coste sort et l'abbé reste seul dans le jardin.

L'abbé (à lui-même) : Si je parviens à convaincre cette petite gourmandine, les deux affaires pourront se réaliser, j'aurais donc la reconnaissance éternelle de deux riches et puissantes familles, je pourrais impressionner favorablement l'Evêque et briguer enfin l'évêché de Sainte Lucie si quelque accident venait à survenir envers son Evêque.

ACTE I scène 3

Mademoiselle de Coste entre d'un pas las et hésitant.

L'abbé Tyze de Cambrai - Ah ma chère enfant ! Je viens à l'instant de croiser votre honorable père qui vient de me conter son infortune. Et lorsque je vois ainsi un de mes paroissiens emprunter une mine si déconfite je ne puis retenir mes pleurs. Le pauvre berger que je suis ne peut souffrir que la fatalité vienne si durement mettre à l'épreuve une de ses brebis les plus dévouées, les plus prodigues. Monsieur votre père a toujours su se montrer fort généreux envers notre Eglise. Les nombreuses offrandes, les aides apportées, son soutien ont été autant d'actes de sacrifice pour la gloire de Dieu notre seigneur qui saura, à sa gauche, réserver à Monsieur de Coste la place qu'il mérite. Et croyez-vous qu'il est bien récompensé de ses efforts lorsqu'une fois rentré au logis, il ne peut retrouver le réconfort de sa famille ni même son écoute. Le voici veuf depuis trois mois, le corps de sa moitié n'a pas encore refroidi qu'il se heurte aux mouvements futiles du cœur d'une enfant, d'une mijaurée, d'une pimpesouée bien bâtie. Voici un amour paternel bien mal récompensé !

Léontine - Mon père, comment pouvez-vous...

L'abbé Tyze de Cambrai : - Ah! Ne me répliquez pas davantage traîtresse ! Votre langue de venin n'a semé que souffrance sur votre chemin, ne venez pas à présent souiller la robe d'un représentant de Dieu qui vient sauver votre âme. Vous vous acharnez à mettre en branle les fondations de votre maison, vous donnez libre cours à vos inspirations qui ne sont soufflées que par le diable, oui par le diable mon enfant ! Votre égoïsme vous étouffera si vous ne prenez pas plus d'égard à ceux qui vous entourent. Monsieur Blavin a la fortune et le respect des plus grands. Son nom n'est inconnu de personne dans tout le pays, ses hauts faits d'armes dans les Flandres lui ont assuré le respect des pires ennemis de la France et sa foi n'a d'égal que son dévouement envers les plus humbles. Il est également courtoisé par les femmes les plus somptueuses et les plus élégantes du royaume. Les partis avantageux qui lui sont proposés sont légion. Et en regard de cela, lorsque notre ami vient souhaiter votre hymen, vous levez le front comme ces enfants trop pourvus et faites la sourde oreille à ses pleurs. Si au moins vous justifiiez votre conduite par un dessein salutaire, si au moins vous pouviez la rendre moins obscure !

Léontine (agacée) : - Holà, mon père ! Puisque vous réclamez si haut une explication à ma conduite, je m'en vais vous la donner sur l'heure, mais cessez ces jérémiades !

L'abbé Tyze de Cambrai - Voyons, Léontine...

Léontine (glaciale) : - Taisez-vous donc, mon père, et écoutez-moi à présent. Il vous est aisé de me faire la morale, de vouloir régenter mon existence au nom de l'obéissance due à un père, en mettant le diable à toutes les sauces dans cette affaire...

L'abbé Tyze de Cambrai (effaré) : - Ma fille, vous blasphémez !

Léontine : - Vous dites vrai, mon père, mais vous ignorez encore vous-même jusqu'à quel point.

L'abbé Tyze de Cambrai (paniqué) : - Mon enfant, c'est l'enfer qui vous guette !

Léontine : - Le diable n'a rien à voir dans cette histoire, sachez-le. Il s'agit d'une chose bien plus naturelle, que vous vous évertuez à nier et à étouffer afin de ne pas perturber l'ordre moral et parce que le cours des choses doit demeurer immuable, même au prix de la souffrance et du malheur de toute une vie ! (Elle retient un sanglot). Oui, mon cher père, ce qui affûte mon courage et ma résolution, ce n'est rien d'autre que l'amour !

L'abbé Tyze de Cambrai (interloqué) : - L'amour ! Que dites-vous, Léontine ? Vous aimez ?

Léontine (ricanant) : - Non, mon père, je n'aime point. Mon cœur ne connaît pas encore la douceur de l'amour et n'a pas hâte d'y goûter, puisque invariablement il faut en subir les affres. Cependant, je sais ce qu'il peut en être, car j'ai recueilli les confidences que ma gracieuse mère me fit avant son trépas, il y a trois mois.

L'abbé Tyze de Cambrai (tressaillant) : - Votre mère ? Elle vous a parlé de l'amour ?

Léontine : - Oui, mon père, elle m'a avoué avoir connu un jour le bonheur ineffable d'aimer et d'être aimée en retour, du moins l'avait-elle cru...Car le jour où elle sut que le fruit de sa passion grandissait en elle, ce jour-là elle apprit que celui à qui elle avait remis son âme n'en était pas digne, puisqu'il s'en fut loin d'elle, sans qu'elle pût lui avouer son état et sans qu'elle connût les raisons de son départ, demeurant seule avec le poids de son péché... Et c'est pour l'honneur de sa famille et pour ne pas que son enfant connaisse

la honte qu'elle accepta, la mort dans l'âme, d'épouser Monsieur de Coste. Et l'enfant qui vit le jour, Monsieur l'abbé, n'était pas la fille de Monsieur de Coste, mais...

L'abbé Tyze de Cambrai (blême) :- Mais ?

Léontine : - Mais la vôtre, mon très cher père...

L'abbé Tyze de Cambrai :- Allons, allons ! Comment pouvez-vous préférer de telles insanités ? Je vois bien que l'œuvre du malin a trouvé en votre personne un nid favorable à sa croissance. Vous vous comportez comme une diablesse, pour ne dire que mots qui blessent. Votre impudence vous perdra petite. Sans le savoir, vous offensez l'Eglise et un de ses serviteurs les plus dévoués. Votre âme est en danger petite, vous êtes dépossédée de votre bon sens. Je crois pour vous qu'il vaut mieux que vous alliez gagner un peu de repos en faisant une retraite dans quelque monastère ou les religieuses sauront vous guérir.

Léontine - Sont-ce des menaces mon père ! Je vois bien que vous êtes sourd aux cris de désespoir de la vérité. C'est vous qui avez semé le malheur et vous voulez vous laver de vos péchés en discréditant les faibles et semant le désastre d'une jeune femme à qui l'avenir pouvait offrir le vrai amour.

L'abbé Tyze de Cambrai (les yeux injectés de sang et la bouche écumante saisit avec force Léontine par le poignet)

- Suffit ! C'en est trop à présent. Votre place n'est plus ici. Vous crachez sur l'honneur de votre famille et vos paroles trahissent un cœur sec. Le mieux est de baillonner au plus vite ce démon qui sommeille en vous avant que notre paroisse soit touchée. Dehors Desdémone !!! (Il la traîne hors de la scène par le poignet).

Léontine (les larmes aux yeux) :- Je crois que le démon n'est pas celui que vous croyez. Vous avez enfanté ma mère et vous l'avez délaissée. Est-ce là de votre part un acte courageux, celui d'un homme? Je vous le demande. Et l'amour que nourrissait secrètement la pauvre femme à votre égard a eu raison de sa vie. C'est d'amour qu'elle est morte !

Christophe FIGUERAS

Le Refus

Un père veuf de la plus haute noblesse, ruiné, cherche à marier sa fille avec un bourgeois très riche. Ce mariage doit lui permettre de demander en seconde noce la main d'une très jeune fille qu'il convoite. Mais rien ne va comme il l'entend. L'apparente union, les bonnes manières, ainsi que les conventions de ce milieu social, vont voler en éclat au gré des découvertes, des personnalités et des desseins de chacun.